

Je suis né dans la Corne de fer, une vaste étendue de plateaux, de gorges et de monts rocheux où Krom le Père révéla le secret du fer aux majells, mon peuple, lorsque le monde était encore jeune et insouciant. Mes aïeux conservèrent fidèlement ses enseignements et ceux-ci parvinrent inaltérés jusqu'à mon propre père, Kowjedo, ce qui signifie « Qui tonne » dans votre langue. Il avait succédé à mon grand-père comme banja, « le croc » qui défend et dirige notre peuple. Ce dernier était sage mais toujours grave et austère en ma présence. Il me répétait inlassablement combien ce savoir jalousement protégé par les nôtres avait façonné notre culture autant que notre mentalité : nous étions endurants, profondément attachés à nos plateaux et à nos cavernes, fiers de nos solides racines, de nos chants, de notre artisanat et il me répétait sans cesse combien nous étions forts. Et je l'ai toujours cru, je me suis construit ainsi, nous pensant forts, invincibles : inamovibles et indestructibles même.

Nous chassions et forgions le plus clair de notre temps et nous échangeons nos peaux et parfois le précieux produit de nos forges contre des céréales principalement et les simples qui pouvaient nous faire défaut. La magie telle que le monde la pratique nous était inconnue et inutile, nous savions enchanter les alliages et sublimer le minerai environnant à l'aide des runes sacrées de Krom. Notre contrée était favorisée : le climat agréable en toute saison, le gibier abondant tout comme les sources chaudes, les rivières et les lacs poissonneux ainsi que les grottes naturelles que mon peuple avait aménagées et agrandies depuis la nuit des temps. Ma jeunesse fut une parenthèse bénie sur ce terrain de jeu géant, aussi florissant qu'envoûtant. La lance était notre arme de chasse de prédilection et nous prisions également la javeline : oiseaux, gnous, gazelles ou même les énormes poissons et les crocodiles succombaient à nos traits habiles. Notre vie simple et solidaire faisait des envieux : les trois passes vers notre territoire étaient gardées jour et nuit. D'imprenables fortins munis de galeries avaient été aménagés dans les contreforts naturels formant déjà de vertigineuses gorges, comme autant de verrous sur le joyau majell façonné et préservé du monde par les mains puissantes de Krom lui-même. Le commerce se déroulait sur les plaines face à ces passes infranchissables. Dans sa jeunesse mon grand-père avait eu à repousser à de multiples reprises des hordes de pillards en quête de fer. Mon père aussi avait connu pareil fait d'arme : la soif du fer avait poussé une compagnie de mercenaires à tenter vainement de forcer nos défenses. Malgré leurs préparatifs et leur coordination, ils étaient repartis bredouilles, de guerre lasse et nettement moins nombreux. Mon père les comparait dans son souvenir à une hyène rapide et enragée. Nos « portes » nous permettaient de décourager ou de repousser sans mal les brigands, sans mobiliser trop d'hommes pour ce faire.

Nos clans rivalisaient d'adresse et de prouesses, toujours au service du peuple de Krom. Plus un membre de la tribu était généreux et utile aux siens, plus il était honoré et accédait à des fonctions et des distinctions qui renforçaient ses responsabilités. Nous nous réunissions pour manger, pour chanter, pour célébrer, pour nous recueillir et nous reconforter, en un mot, quelle que soit la situation.

Nul ne vivait isolé ou pour lui-même. Tout était prétexte à partager le flux de la vie puissant que Krom nous avait octroyé et qui irriguait nos veines et électrisait nos âmes. D'ailleurs, le rite principal de passage à l'âge d'homme pour nos jeunes était une période d'exil solitaire durant lequel un animal remarquable devait être approché, suffisamment pour en rapporter des preuves, mais sans être tué et consommé.

La chasse et la survie n'avaient de sens qu'avec et pour les siens. La leçon devait être inscrite en chacun. Je fus ainsi, au cours des semaines que je passai seul, amené à croiser un formidable lézard noir, assez long et grand pour équiper tous les miens d'armures et de bottes et je découvrais aussi une énorme tortue terrestre à la carapace chatoyante comme du cuivre. Je la suivis jusqu'à une gigantesque dépression dans le sol qu'elle entreprit de recouvrir de terre et de roches. Je vis aussi un immense python brun disputer une carcasse grise à un groupe de singes, tous gris également. Ces présages furent interprétés favorablement et je fus initié aux runes et aux secrets du Forgeron des mondes dans la caverne du mystère, recouverte de peintures rupestres si anciennes que certaines des créatures qu'elles représentent sont méconnaissables ou inconnues. Je ne peux vous révéler ce que je vis et entendis. Les mots ne peuvent de toutes les façons pas faire état d'une expérience si totale, subtile et écrasante à la fois, aussi spirituelle que physique. La forge de Krom le puissant ébranle et fouaille la terre et le corps, elle constelle le ciel et l'âme d'éclats et d'éclairs. Sache que nul n'échappe à l'étreinte et à la force du Maître du fer, il tient chacun de nous dans sa paume titanesque et chaque terre, tout lieu proche ou lointain est pénétré et parcouru par sa force. Tu la vois tantôt bleue et fluide comme un arc de tempête, tantôt rouge et pâteuse comme la lave qui bouillonne en nous et déborde dans la création. Krom a projeté sa pensée et la martèle, nous la donne à voir et à éprouver.

Mais je n'en dirais pas plus, les implications de ce savoir sacré maintiennent le tissu de la réalité même. Ce que Krom attend de son peuple doit être fait. Ne m'en demande pas davantage.

Mon père me demandait de plus en plus souvent de mener à la chasse notre plus valeureuse jeunesse, issue de tous les clans, jusqu'aux confins de notre territoire, ou de porter des messages, visitant ainsi chaque clan et campant des semaines durant. Nous devînmes d'inséparables compagnons, le noyau solide autour duquel la nation majell pourrait continuer à s'unir et prospérer. L'année de mes seize ans, des marchands flanes se présentèrent à nos portes. Ils étaient en piteux état, une maladie les rongait depuis des jours et profitant de leur faiblesse, une troupe de barbares keltois les avait attaqués, détroussés et seulement laissé une poignée de survivants plus morts que vifs. Les keltois sont d'abominables sauvages, ils prétendent adorer Krom mais ils ignorent tout de la sagesse des runes du Dieu. Ils n'ont plus accès au secret du fer ni même au minerai sacré depuis bien longtemps. Les femmes et les enfants du convoi marchand avaient été emportés par les keltois. Nous tentâmes de soigner les rescapés, mais une fièvre les emporta. L'un d'eux nous demanda dans un ultime effort de retrouver sa nièce, nommée Soryane, car elle était une soigneuse accomplie et était selon ses dires sur le point d'achever un remède à cette fièvre lorsque leur vulnérable et moribonde caravane avait été attaquée. En dépit de nos efforts, les marchands étrangers s'éteignirent tous un à un. Nous avons avisé les chefs des clans et le temps que mon père décide avec eux de la suite à donner à ces tragiques événements, l'épidémie gagna nos passes et chaque plateau ou caverne du pays majell. Des bêtes mourraient et les plus âgés et fragiles d'entre nous également.

Puis les enfants furent contaminés et touchés à leur tour.

Les suppliques à Krom et la magie des runes ne pouvaient nous préserver :

les augures révélaient tous que la fièvre des forges du Dieu était sur nous, par Sa volonté.

La poigne de Krom nous laissa exsangues et abattus, sans force ni espoir d'échapper à Sa prise incomparable. Les oracles n'étaient jamais bien clairs : les dignitaires de tous les clans affaiblis affluaient auprès de mon père, impuissant. Certains annonçaient que nous devons être reforgés, nous fondre dans une nouvelle forme, plus solide et parfaite, d'autres, nombreux, rapportèrent des visions de Krom forgeant une couronne, un disque ou une sorte de bouclier, d'autres encore que nous étions à présent martelés sur l'enclume du destin avant d'être bientôt plongés dans une eau saumâtre et combien d'autres songes et signes ainsi rapportés.

Mon grand-père avait succombé et avec lui nombre des nôtres encore.

Mon père convia les sages des différents clans ayant survécu pour interpréter l'ensemble des oracles.

Après des heures de conciliabules, mon père m'appela et me demanda de réunir toutes les personnes et bêtes valides. Nous devons quitter le pays majell pour une durée indéterminée, gagner les plaines et le rivage de l'océan. Nous connaîtrions alors un sort difficile et contraire, le monde entier serait secoué et frappé de terreur mais nous, peuple de Krom, ne devrions jamais perdre Ses enseignements sacrés.

Un jour le Forgeron de la réalité nous rappellerait sur nos terres pour y sceller l'équilibre et l'harmonie du monde, de toute chose, petite ou grande, cachée, passée ou présente. Telles furent les dernières paroles qu'il nous confia. Son regard s'appesantît sur moi longuement, sans un mot il me fit ses adieux et me confia notre peuple et sa tradition, leg écrasant en vérité que j'acceptai d'un signe de tête presque imperceptible en cet instant hors du temps. On me rapporta qu'il s'était éteint dans la soirée même. Après quelques jours de préparatifs difficiles, le pays majell nous expulsa comme on expectore un vulgaire et encombrant glaire. Il fût rapidement évident que nous étions tous malades et nous ne pûmes donc nous abandonner au chagrin et au désarroi. Nous décidâmes avec mes compagnons de retrouver les sauvageons keltois et la guérisseuse en qui nous placions tous nos espoirs. La trace de la horde ne fut pas difficile à remonter. Après avoir installés femmes et enfants en sécurité, nous nous approchâmes et capturâmes trois des leurs qui s'étaient éloignés de leur campement : ils nous dirent que les prisonniers avaient été vendus à des marchands d'esclaves des oasis du sud, il y avait de cela deux jours. Après nous être assurés de l'exactitude des informations, nous nous mîmes en chasse des esclavagistes. Ils avançaient à vive allure et nous perdions nombre des nôtres les heures passant. Nos forces nous quittaient et l'écart ne se réduisait pas, bien au contraire. C'est alors que nous avons décidé de laisser le gros de notre groupe en arrière et avons poussé nos montures, de nuit, vers le camp des esclavagistes. Nous les surprîmes peu avant l'aube. Le combat ne fut qu'une formalité : tremblants, le regard voilé et les membres pesants comme de la pierre, les marchands d'esclaves n'eurent aucune peine à se défaire de nous et nous ajoutèrent à leur captive cargaison vivante. Après quelques heures seulement, la fièvre et le délire avaient disparus. Nous en étions libérés, pour nous découvrir entravés comme des bêtes fauves. Les marchands avaient eu à faire à la maladie et la jeune femme du nom de Soryane avait effectivement réussi à soigner les maîtres pour se voir accorder le droit de sauver également les esclaves. Elle avait donc soigné Arroq, votre dévoué et mes compagnons d'infortune. Qui tous m'avaient désigné comme le banja, le responsable de cette expédition désespérée, auprès des esclavagistes et qui tous avaient refusé de parler. Certains l'avaient payé d'ignobles

séVICES. Fêlures superficielles sur la pierre solide de leur âme, forgée dans l'épreuve et le sacrifice. Le peuple de Krom demeurait fier et résistant, aussi silencieux qu'un bloc de fer pour ces étrangers sourds aux signes du Forgeron de la montagne. Mon prénom signifie « Sur la tempête », aussi lorsque les marchands m'interrogèrent, je leur dis m'appeler Storm, tempête en langue commune, car je comprenais intérieurement que la langue des runes et les enseignements qu'elle véhicule devraient être protégés désormais. Ils nous couvrirent de liens et de chaînes de bronze pour les plus vaillants d'entre nous. Ils ne pouvaient cesser de se réjouir de leur bonne fortune, leur euphorie contrastant avec notre accablement et notre état d'épuisement. Notre monde avait disparu en quelques instants, la nuit était sur nous, elle avait éteint le brasier ardent alimenté depuis des générations et des siècles ; seule demeurait encore, lovée contre nos âmes lacérées une flamme tremblotante, le foyer sacré de Krom qui ne devait pas s'éteindre. Je révélais l'existence de nos autres compagnons mais peinait à convaincre les esclavagistes d'aller les trouver : ils ne parvenaient pas à croire à la chance insolente et incroyable qui leur souriait. Ils craignaient également un piège, une attaque des nôtres restés en arrière mais heureusement, la cupidité l'emporta sur la méfiance et nous pûmes secourir une poignée des nôtres, gisant sans force au milieu d'un camp dévasté par la maladie et le désespoir. Les marchands nous traitèrent correctement car je compris que notre peau ambrée et notre robustesse faisaient de nous des marchandises exceptionnelles, des prises rares et prisées.

Nous ne savions pas où nous conduisaient ces monstres à peau humaine, ainsi entravés et incapables de comprendre le dialecte que les esclavagistes employaient entre eux. Ils se mirent d'accord quant à notre destination et après quelques jours d'hébétude et de marche, la végétation se fit peu à peu rare et sèche, l'eau devint précieuse et bientôt les sables brûlants du malheur achevèrent de nous convaincre que notre monde s'était évaporé. Nous arrivâmes en vue de l'imposante Yrem, la cité aux mille terrasses, qui nous fit forte impression, une montagne de blocs de pierre, cependant dénuée du fer sacré. Je compris rapidement qui avait bâti ces innombrables édifices et élevé ces impressionnantes terrasses. La cité était une ruche bourdonnante et un chantier perpétuel bruissant des lamentations des esclaves, cent fois plus nombreux que les habitants libres. Nous fûmes vendus aux gens d'Yrem qui avaient construit leur civilisation sur l'art de placer chaque esclave à sa juste place et développé mille et une ruse pour les y garder. Femmes et enfants majells furent placés dans des quartiers éloignés des nôtres et le moindre écart de notre part s'inscrivait sur leur chair innocente. Il nous était donné de les voir une fois par mois au début, puis plus fréquemment si notre dévouement au travail le méritait. Ayant saisis nos javelines et nos lances de fer et d'alliages experts, on m'affecta avec plusieurs des miens vers les forges de la milice d'Yrem. Sans rien révéler de notre savoir interdit et sacré, je fis bénéficier la cité de ma maîtrise avancée et de celle de mes frères d'exil dans les techniques de la forge. Pour cette raison, mes sœurs et les miens ne furent jamais inquiétés par les vautours avides de chair fraîche et exotique. Soryane n'eut pas cette chance, elle dut s'unir sous la contrainte à un gras juge de la cité et user de sa science médicinale pour que les concubines du notable n'enfantent pas de gênants rejetons. Quelle horrible condition.

Je réalisais que je ne l'avais jamais formellement remerciée... Trois années s'écoulèrent en un battement de cil, trois années qui en valaient trente pour certains d'entre nous et durant lesquelles aucune nouvelle ne nous parvint jamais du pays Majell ou des enfants de Krom. Notre petite communauté avait obtenu quelques privilèges de nos maîtres si satisfaits. Nous avions maintenant quelques repères à Yrem et nous logions ensemble, plus que jamais soudés. Nous veillions sur nos jeunes, leur transmettant notre langue et notre tradition, les tenant éloignés des autres esclaves comme des citoyens libres autant que faire se peut. Notre peuple avait repris quelques forces et commençait à peine à accepter la perte de son eden. Cependant, un sentiment d'urgence et d'alerte se réveilla en moi, sans plus me quitter un seul instant. Loin de pouvoir m'en départir, il ne faisait que croître de jour en jour. Le travail harassant dans les forges aussi chaudes que le cœur du désert d'Armel ne pouvait m'étourdir assez pour ne plus entendre le martèlement de mon propre cœur : il savait quelque chose qui m'échappait, il me révélait son message mais par Krom je ne le comprenais pas ! Un après-midi, je fus pris de vertiges à la forge et j'eus l'impression que mon cœur éclatait dans ma poitrine. Je perçus la foudre et le tonnerre avant de perdre connaissance. Lorsque les miens réussirent à me ranimer, un orage effrayant secouait Yrem en tous sens dans sa mâchoire déchaînée. Une chose sauvage et terrible était à l'œuvre. Depuis des heures me dirent-ils, des pluies torrentielles avaient arasé les terrasses de la cité, noyé ses ruelles, ses places et ses marchés, emporté ses malheureux habitants dans un souffle comme des mouches au vent capricieux. Les éclairs parcouraient sans aucune cesse le ciel obscurci par les nuages les plus lourds et les plus denses qu'ils n'avaient jamais observé. Le bruit assourdissant de la tempête l'empêchait presque d'entendre ses compagnons. Il ne pouvait les rassurer par la parole, mais il se redressa et leur donna l'exemple : il s'empara de vivres et emplit des sacs de tout ce qui pourrait leur être utile. Ils l'imitèrent sans broncher. Puis il brava les éléments devenus fous pour se rendre jusqu'au quartier éloigné où étaient retenues les bêtes de somme : chameaux et dromadaires à poils longs, frêles chevaux, ânes et mules. Des chiens faméliques se

terraient dans un coin du sérail, n'osant pas même aboyer. Les grands animaux étaient paniqués, ruant, bramant comme pour couvrir la malédiction du vent. Les majells, soigneurs d'animaux, éleveurs, dresseurs et chasseurs hors pair ne purent calmer que quelques montures qu'ils durent traîner péniblement par le mord, en dépit de toutes leurs connaissances des bêtes. Ils ne croisèrent aucun garde, aucun soldat sinon quelques corps gisants, transpercés d'armes de fortune. Çà et là, d'immenses flammes noires défiaient vainement les assurah de la pluie et du vent. La ziggourat s'était affaissée sur ses fondations et penchait fortement, c'en était ridicule. Le rire de Krom éclata, couvrant les éléments en furie. La pluie cinglait les visages, la peur nauséabonde tentait de déborder leur raison, mais le regard inflexible de Storm guidait les siens, tel un phare, un pilier de fer dans la tempête. Les majells quittèrent ces lieux sinistrés, en silence et sans un regard en arrière. Krom les avait libérés, leurs tribulations ne faisaient que commencer. Arrook se surprit à susurrer ces paroles en boucle, comme pour lui-même : « *dans la mer salée nous serons forgés* ». La nuit succéda au jour opaque et complice. Les majells furent rejoints par d'autres fuyards, brigands, paumé, architecte, saint homme ou mercenaires. Storm assumait la direction des siens, naviguant avec vigilance et adresse au milieu des cœurs stériles et acérés. Il forgea une entente et une amitié avec certains des esclaves en fuite et avec l'aide de ces quelques loyaux fuyards, il atteignit la lointaine Cælia, baignée par les eaux fraîches de la mer intérieure. Son peuple fut accueilli sur le domaine du prêtre de Gaïa, Mauwkyne, pour apprendre à gratter la terre et lui quémander son obole. Loin à l'est, barrant l'horizon, s'élevaient l'infranchissable barrière des montagnes cendrées et à leur pied, sa corne de fer natale. Mais l'heure du retour n'était pas encore venue pour Arrook. Avec ses nouveaux compagnons, Storm irait vers l'ouest, sur la grande mer brumeuse, *pour tous les siens*.